Ami du Clergé du 27 novembre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le temps de l'Avent. — LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE : II. *2e Dimanche de l'Avent* (Solennité de l'Immaculée Conception) : Le faux dogme de notre bonté native, 393 ; — III. *3e Dimanche :* Le message du prophète, 394 ; — IV. *4e Dimanche :* Le message du témoin, 396.

Causeries sur la Messe. — XXIX. La communion du prêtre, 397.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXVIII. Vision de S. Paul, 398.

L'Acte d'Offrande de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : Texte et bref commentaire, 399.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE

II

(2e Dimanche)

(Solennité de l'Immaculée Conception)

LE FAUX DOGME DE NOTRE BONTÉ NATIVE

Mes frères,

Aujourd'hui, dans beaucoup d'églises et chapelles, au premier rang de l'assistance, s'étalera tout un carré de blancheur, semblable à celui de nos premières communiantes. Et pareillement, comme au soir des premières communions, une statue de la T. S. Vierge, illuminée et fleurie, semblera de loin émerger de ce parterre tout blanc.

Car c'est la fête de Notre-Dame ; la célébration de son Immaculée Conception. Et toute festivité de la Vierge est jour de pureté, de jeunesse et de printemps. Jusque dans la liturgie et dans les cœurs semblent se vérifier les paroles des livres saints si souvent reprises aux offices de Marie : « ...Voici que l'hiver est fini, la pluie a cessé..., les fleurs ont fait leur apparition sur la terre, le temps des chants est arrivé ; la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans nos campagnes ; le figuier pousse ses fruits naissants, la vigne en fleur donne son parfum » (Cant., II, 11, 13).

Eh quoi ! diront des messieurs graves, aigris par la perversité des temps : c'est tout ce que les mystères de notre foi peuvent produire d'influence dans le monde : une couronne d'enfants de Marie en voiles blancs, chantant des cantiques autour d'une statue d'un goût douteux !

Ce ne serait pas déjà si mal que cette vision de paix, de pureté, de tendresse dans un siècle dur et charnel. Mais, vous qui demandez à ce mystère de grâce et de lumière une leçon plus virile, une impression plus profonde, une action au fond des consciences, croyez qu'il porte en lui cette vertu et cette énergie et qu'il ne dépend que de vous que d'en déclencher le courant par la réflexion et la prière.

Le dogme catholique de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge est la condamnation du faux dogme de soi-disant philosophes qui est au point de départ de toutes les erreurs et de toute l'anarchie modernes.

Quel est ce faux dogme ? — Comment l'Immaculée Conception en est-il la condamnation ?

I. — *Le faux dogme de notre bonté native*

Ce faux dogme initial, cette erreur mère de tant d'autres, c'est celle de la bonté native de l'homme. Elle a été mise en circulation, il y a près de deux siècles, par un de ces écrivains du XVIIIe siècle, dits philosophes, qui s'appelle Jean-Jacques Rousseau.

Il écrivait lui-même à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont : « Le principe fondamental de toute morale (donc individuelle et sociale) sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits..., est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice... et que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits. » (Cité par Mgr H. Delassus : *Vérités sociales et erreurs démocratiques*, p. 18.)

Voilà l'idée-mère de l'Evangile des temps modernes d'où sont sorties des revendications de prétendus droits qui ont introduit dans les individus et dans les sociétés, l'anarchie en permanence.

Et n'allons pas nous en tenir à regarder ce tracé principal de la marche de l'histoire. Nous pourrions croire que nous échappons à son entraînement, dont nous serions seulement les spectateurs. Non, cette marche nous emporte : c'est en chacun de nous, sur notre mentalité et notre comportement, dans la conduite morale de notre vie, individuelle et familiale que cette utopie de notre perfection native a sa funeste répercussion.

Il ne faut pas s'étonner que les notions de pénitence, d'esprit de sacrifice, d'effort opiniâtre et persévérant sur soi se perdent pour beaucoup, puisqu'ils n'ont rien à redresser en eux ; que l'enfant soit le petit roi adulé auquel il ne faut faire aucune peine même légère, puisqu'il est parfait ; que le maître soucieux d'éducation ait toujours tort devant les parents, puisque leurs petits sont mignons.

Déjà Brunetière pouvait dire : « La croyance à la bonté native de l'homme... a tout modifié, les coutumes et la loi, la famille et l'éducation, la politique et la morale, l'objet même et la conception de la vie. » (Cité par Delassus, *op. cit.*, p. 33).

Et il n'importe que le peuple ne lise plus guère aujourd'hui le *Contrat Social* de J.-J. Rousseau, comme au temps de Robespierre qui le savait quasi par cœur. Ces idées ont été tant et si longtemps monnayées, vulgarisées, propagées, qu'elles ont imprégné la mentalité publique. Elles forment la substance même de l'esprit moderne.

II. — *Sa condamnation par le dogme de l'Immaculée Conception*

Or, la proclamation de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge, sa célébration annuelle constituent pour l'ensemble des hommes la condamnation la plus efficace de cette utopie : une condamnation concrète, voyante, parlante.

Il en est d'autres.

Il y a celle des savants ; d'un Darwin par exemple, de cet observateur rigoureux de la nature dont l'autorité en impose encore à notre âge matérialiste. Il s'imposa la tâche d'étudier jour après jour un de ses enfants et de consigner également au jour le jour dans son journal le résultat de ses observations. Avant que cet enfant eût atteint ses deux ans, Darwin avait pu reconnaître en lui, au milieu d'instincts de bonté, d'intelligence et d'affection, tout un en-

semble de sentiments mauvais : la colère, la crainte, la jalousie, le respect humain, la dissimulation et le mensonge. (Darwin : *Esquisse d'un enfant,* The Mired, 1877.)

Il y a celle des moralistes et des sociologues, celle d'un Le Play, par exemple, qui a fait de ce problème le centre de ses études et qui concluait : « ...la propension constante vers le bien ne se rencontre que chez quelques natures privilégiées ; la propension vers le mal est prépondérante chez beaucoup d'autres ; le mélange de ces deux tendances est toujours le trait distinctif de la majorité... Cette diversité de caractère et ce mélange du bien et du mal se reproduisent chez toutes les races, dans tous les climats, dans toutes les classes de chaque nation. » *(La réforme sociale en France.)*

Il y a celle de l'expérience la plus élémentaire : non seulement l'éducateur le plus attentif, non seulement les parents perspicaces, mais même les nourrices les plus étrangères aux préoccupations morales, décèlent vite chez l'enfant des inclinations mauvaises.

Science, morale, simple expérience condamnent l'erreur de notre perfection native.

Mais le dogme de l'Immaculée Conception de Marie remet la vérité en pleine clarté dans la lumière transparente et douce, qui enveloppe l'apparition toute pure de cette bénie entre toutes les femmes.

Il nous enseigne que nous naissons tous dans le péché et avec les conséquences du péché : l'inclination à l'erreur et au mal. Non pas que Dieu ait créé ainsi le premier homme : il lui avait donné et sa grâce dans son âme, et la vérité dans son intelligence, et la rectitude dans sa volonté et même l'immunité de la souffrance et de la mort pour son corps. Mais la liberté humaine toujours faillible est intervenue depuis ; notre premier père a opté pour le péché ; nous sommes l'œuvre de Dieu, mais aussi l'œuvre d'Adam : un mélange de bien et de mal, d'aspirations en haut et d'inclinations en bas, cette contradiction vivante qui étonnerait Pascal, après S. Paul.

Il nous enseigne que la Vierge Marie a échappé à cette déchéance originelle, grâce aux mérites prévus du Rédempteur universel. Elle aussi est un trophée de la Rédemption du Christ, même sa plus belle conquête, mais d'une manière suréminente. Les autres sont purifiés du péché et armés contre la concupiscence ; la T. S. Vierge est préservée de l'un et de l'autre.

Il nous enseigne que l'Immaculée Conception de Marie est un privilège unique pour une pure créature, en vue de sa sublime vocation de Mère de Dieu. Cela ne s'était jamais vu et ne se verra plus jamais. L'Eglise l'appelle « *Virgo singularis,* Vierge unique » et elle-même s'est nommée à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception. »

L'exception confirme la règle. La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge, affirme l'existence en chacun de nous du péché originel et de ses conséquences et condamne l'erreur fondamentale de l'esprit moderne.

* *

Pour qui réfléchit aux enseignements de ce mystère, il sera facile de constater que cette fête qu'orne la grâce de nos enfants de Marie ne nous fait pas sortir de l'esprit liturgique de l'Avent.

Le 8 décembre : date heureuse de ce temps liturgique : elle nous rappelle la valeur toujours actuelle du message de S. Jean-Baptiste le Précurseur, le témoin du Christ Sauveur.

Précurseur du Christ, il nous prêche de faire de dignes fruits de pénitence : le rappel par le mystère de l'Immaculée Conception du péché et de notre déchéance ne nous persuade-t-il pas de la nécessité de l'esprit de sacrifice ?

Prophète du Christ, il l'annonce comme le seul sauveur : le rappel que même l'Immaculée a été rachetée ne nous montre-t-il pas qu'il n'y a pour tous de salut que dans le Christ ?

Témoin du Christ, il nous le montre et nous engage à le suivre : le rappel que Marie est immaculée en vue de sa maternité divine, de son union très intime à Dieu, ne nous engage-t-il pas à rejoindre Dieu par une vie pure et sans tache ?

Tout le programme spirituel de l'Avent s'offre à nous à travers ce mystère, facilité par la grâce et la bonté de notre Mère du ciel.

III

(3e Dimanche)

LE MESSAGE DU PROPHÈTE

Mes frères,

A la nouvelle qu'un prophète venait enfin de se lever, un frémissement d'allégresse fit tressaillir les milieux religieux d'Israël, comme ferait chez nous un nouveau Lourdes après bientôt cent ans. Il était tout de même rompu le lourd silence qui pesait depuis près de cinq siècles sur ce peuple élu, dépositaire de la grande promesse d'un Messie qui ferait un monde meilleur.

Quand les foules, mises en branle par la nouvelle sensationnelle, virent et entendirent le nouveau prophète, ce fut de l'enthousiasme. Jusque dans son vêtement Jean, fils de Zacharie, évoquait l'image historique d'Elie (IV Reg., I, 8). Lui aussi portait un manteau grossier, tissé de poils de chameau, et autour des reins, une ceinture de cuir. Surtout, il parlait avec une telle autorité ! Puis l'attente du Messie se faisait plus fébrile : maintenant que le sceptre était sorti de Juda et que la Judée vivait sous la domination romaine, les signes avant-coureurs n'étaient-ils pas accomplis de la venue du Messie attendu, de l'homme marqué par Dieu, du libérateur promis de l'humanité.

Bien plus, ce Messie, ce Sauveur, ce libérateur ne serait-ce pas lui, Jean, fils de Zacharie qui baptisait dans les eaux du Jourdain ? Le peuple et ses chefs devaient se poser la question. Ils se la posèrent en effet et la posèrent même au Baptiste lui-même.

Ce fut l'occasion pour le Précurseur de parfaire son message à un auditoire maintenant préparé à l'entendre. Jusqu'ici il avait été le prêcheur des dignes fruits de pénitence préalables au royaume de Dieu tout proche. Maintenant il va se faire le prophète, l'annonciateur du fondateur de ce royaume de Dieu.

I. — *Le message du Prophète*

A l'ascendant qu'exerçait la parole du Précurseur, l'idée venait à beaucoup et la rumeur commençait d'en circuler dans le peuple, raconte S. Luc (III, 15), que ce Jean était peut-être le Christ. Le chuchotement en arriva sans doute aux oreilles de Jean-Bap-

tiste. En tout cas, afin de prévenir toute équivoque, le voici qui annonce à ces foules le Messie qu'elles attendent : « Non, déclare-t-il catégoriquement, je ne suis pas le Christ, comme quelques-uns parmi vous le croient. Je vous baptise dans l'eau, mais dans l'eau seulement. Le but de mon baptême, c'est la conversion, ce n'est qu'un travail d'approche et de déblaiement, c'est le nivellement des voies par lesquelles Dieu descendra dans le cœur de l'homme. Mais il est quelqu'un qui vient après moi, qui ne s'est pas encore révélé à vous, que je vous présenterai bientôt : il est plus puissant que moi. »

Et pour bien marquer cette supériorité du Messie, il incline très bas devant lui toute la réputation dont il jouit auprès des foules. Sans doute, à ce moment, quelques auditeurs dénouent leurs sandales pour entrer dans le Jourdain recevoir le baptême de pénitence. Il les leur montre des yeux et du geste :

— « Tenez, leur dit-il, je ne suis pas même digne de me pencher jusqu'à terre, comme l'esclave, pour délier la courroie de ses sandales.

Et parce que c'est le baptême qu'il donne qui leur fait penser qu'il est peut-être le Christ, il ajoute : « C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu », dans l'Esprit vivant et vivifiant, dans l'esprit qui transforme comme le feu le métal qu'il pénètre (cf. Jo., III, 5-8 ; Act., I, 5).

L'annonce était claire, mais elle restait officieuse ; elle allait devenir officielle, devant le pouvoir établi, devant l'autorité légitime. Il n'était pas possible à tout venant de se donner pour l'envoyé de Dieu. Il y avait une autorité religieuse régulière, l'assemblée des docteurs, le sanhédrin, dont le contrôle protégeait la foi des simples des extravagances des illuminés et des faux prophètes. Le Sanhédrin s'émeut de la vogue de Jean-Baptiste et lui envoie une délégation officielle de prêtres et de lévites qui procède à une enquête en règle.

— « Qui êtes-vous ? » lui demandèrent-ils. S. Jean entend bien le sens de la question. Il ne s'agit pas de son identité : on connaît son nom, son père, ses origines. Si on vient l'interviewer, c'est au sujet du bruit qui court qu'il est le Christ. Aussi répond-il sans ambages comme il avait déclaré aux foules : « Ce n'est pas moi qui suis le Christ. »

Les délégués poursuivent leur enquête : « Qui êtes-vous donc ? Seriez-vous Elie ? »

Cette nouvelle question se comprend. La synagogue croyait communément que le retour d'Elie précéderait la venue du Messie. Et Jean-Baptiste donnait si fort à penser à ce retour du grand prophète que Jésus lui-même dira plus tard qu'avec le Précurseur sont revenus l'esprit et la mission d'Elie. Même réponse négative de Jean : « Je ne le suis pas. »

Troisième question : — « Etes-vous le Prophète ? » ce prophète pareil à Moïse, dont parlait une tradition écrite (Deut., XVIII, 15, 18) et dont la venue était si intimement liée à celle du Messie que beaucoup le confondaient avec lui. Pour ne pas donner prise à cette équivoque à cause de cette confusion, le Précurseur répond encore négativement.

Evidemment l'enquête ne peut se terminer sur ces réponses négatives. Les enquêteurs insistent. Il faut qu'ils rapportent de leur mission une déclaration nette.

— « Qui êtes-vous donc ? Quelle réponse positive devons-nous remettre à ceux qui nous ont envoyés ?... Et pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? »

A cette mise en demeure de se déclarer, Jean-Baptiste rend au Messie un témoignage décisif : — « Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, selon la parole du prophète Isaïe. Moi, je baptise dans l'eau, c'est-à-dire, comme il l'a expliqué si souvent, je dispose les âmes. Mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, encore qu'il soit avant moi. Je l'ai dit : Je ne suis pas digne de dénouer les courroies de ses chaussures. »

Et le récit tourne court : « Cette scène eut lieu à Béthanie, au delà du Jourdain, là où Jean baptisait » ; il peut clore en effet le chapitre. Nous avons maintenant l'annonce de la venue et de la présence du fondateur du royaume de Dieu, de l'ordre nouveau attendu, depuis des siècles, de la restauration de toutes choses selon les plans de la Providence : Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est celui dont je prépare les voies. Il est avant moi et au-dessus de moi. Voilà Israël informé.

II. — *Actualité du message*

Et voilà le monde entier, et pour toujours, renseigné, si ce monde et ces générations savaient se souvenir et comprendre.

Vous connaissez l'extravagance de ce philosophe de l'antiquité que l'on rencontra un jour se promenant dans les rues d'Athènes une lanterne allumée à la main, en plein midi. Vous imaginez l'attroupement de badauds que provoquerait l'apparition d'un tel phénomène dans les Champs-Elysées au beau soleil d'été. Les Athéniens aussi s'approchèrent, entourèrent cet homme qu'ils connaissaient bien, lui demandèrent en plaisantant ce qu'il cherchait. « Je cherche un homme », leur répondit Diogène.

Le Diogène de la lanterne allumée en plein soleil et qui cherche un homme, c'est une image assez exacte de la pauvre humanité, périodiquement elle aussi à la recherche d'un homme, d'un guide, d'un sauveur, à la lueur d'un quinquet, alors que luit depuis dix-neuf siècles le plein jour de la Révélation.

Elle en est toujours à chercher un penseur, un sage qui lui enseigne son origine, sa destinée, sa voie, d'où elle vient, où elle va et par quel chemin, pour trouver enfin ce bonheur qui est son tourment, auquel elle aspire comme un altéré, où tendent toutes ses pensées et toutes ses démarches... et, à la lueur clignotante de son falot, elle prend les beaux phraseurs pour des génies et l'existentialisme désespéré pour une philosophie de la vie.

Elle en est toujours à chercher un homme, un grand chef, un pacificateur international qui mettra fin aux guerres permanentes, à leurs misères, à leurs ruines, à leurs tueries, pour établir enfin une paix durable entre les nations... et, au maigre éclairage de sa lanterne, elle confond les pacifistes et les pacificateurs.

Elle en est toujours à chercher un homme, un sociologue averti, un sincère ami du peuple qui fasse cesser la haine et la lutte des classes pour y substituer l'amour et la concorde entre tous, petits et grands... et, au feu de son lumignon, elle croit trouver ce justicier intègre dans les tribuns, les démagogues, les révolutionnaires.

Ainsi sur toutes les questions que posent à son bonheur, son bien-être, son progrès, le bien de l'individu, de la famille, de la société, les intérêts du

présent et ceux de l'avenir, elle en est toujours à chercher l'homme qui donnera la solution de ces problèmes, qui créera un monde habitable, qui établira un ordre nouveau.

Si les hommes, et leurs dirigeants et leurs responsables relisaient le message de Jean-Baptiste, ce message leur rappellerait qu'il est déjà venu l'ordre nouveau ou le royaume de Dieu, qu'aucun homme, si doué soit-il : génie, imagination, grand cœur n'est jamais, comme Jean-Baptiste que le serviteur de celui qui doit établir ce Règne de Dieu dans le monde, que se tient au milieu de nous quelqu'un que nous ne connaissons pas, qui domine de sa taille divine les plus grands chefs du peuple et les plus grands idéologues de tous les temps. Ils se mettraient à l'école et sous la conduite de ce maître, qui parlait, comme jamais docteur en Israël. Ils pourraient, même sur le plan temporel, faire l'essai de sa doctrine, telle que la proposent en pleine lumière et adaptée aux besoins de notre temps, les encycliques des Papes qu'il a établis pour maintenir toujours vivante et authentique sa parole qui ne passera pas : « Allez, enseignez toutes les nations. »

Devant les échecs de leurs plans, de leurs théories, de leurs idéologies, ne devraient-ils pas transposer sur le plan humain le pari d'un Pascal, ne serait-ce que pour voir ce que cela donnerait ? Et cela donnerait ce que le Christ a annoncé : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. »

* *

Aujourd'hui, comme hier, il n'y a d'espoir et de salut qu'en Jésus-Christ. Lui seul a été établi sauveur. Voilà ce qu'annonce aux hommes de notre temps, comme à ses contemporains, le message de Jean-Baptiste.

La faillite d'une société qui a voulu s'organiser sans le Christ lui apporte un témoignage cuisant dont une humanité plus sage aurait pu se dispenser de faire les frais.

Au milieu de nous se tient quelqu'un que nous ne connaissons pas ou, ce qui est plus grave, que nous méconnaissons. Aujourd'hui que Jean-Baptiste le dresse sous nos yeux comme le seul sauveur des individus et des sociétés, ayons le courage de faire notre *mea culpa* et de lui dire avec S. Pierre : « A qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Ainsi soit-il.

IV

(4e Dimanche)

LE MESSAGE DU TÉMOIN

Dans le monde désemparé de l'après-guerre s'il se levait un homme portant au front le signe des envoyés de Dieu, ni un Nostradamus aux paroles sybillines, ni un charlatan exploitant la crédulité des masses, mais un homme de Dieu, un dépouillé de tout, un ascète au pain et à l'eau, qui s'en irait répétant la même bonne nouvelle : Voici que votre salut est proche, je ne suis que la voix qui vous l'annonce, mais déjà votre sauveur est au milieu de vous ; si pareil miracle venait à se produire en cette période de transition et d'attente, on imagine aisément la ruée des foules vers cet homme, les reportages des journalistes, les enquêtes officielles et surtout la question inévitable et insistante : Quel est donc ce sauveur ? Où est-il ? Montrez-le-nous ? — Ce qui n'est qu'un rêve d'aujourd'hui, fut une réalité pour la Palestine de l'an 30, un pays privilégié de Dieu, son peuple élu.

Ainsi parlait Jean, fils de Zacharie. Et le peuple et les délégués du Sanhédrin lui posèrent la question inévitable : Quel est donc celui-là que vous annoncez qui vient après vous ? Où demeure-t-il ? Indiquez-le-nous ! — Et Jean le désigna. Comme le dit la secrète de sa fête, il prédit la venue du Sauveur et le montra au peuple : *Cecinit futurum et adesse monstravit.*

Il avait été son Précurseur et son pionnier, son Prophète et son annonciateur ; il va être son témoin et son introducteur.

Nous avons relu le message du précurseur du Christ qui prêchait de dignes fruits de pénitence, non une restauration de façade, mais « une réforme de structure » ; nous avons relu le message du Prophète du Christ qui nous dissuadait de nos vaines recherches d'un sauveur, alors que le seul sauveur est au milieu de nous. Entendons ce message du témoin du témoin du Christ : il nous le montre, — nous achemine vers lui, — pour nous signifier de le suivre.

I.. — *Il nous le montre* (Jo., I, 29, 34)

Jésus avait fini sa sainte quarantaine au désert, il était monté à Béthanie, là où Jean baptisait ; le Précurseur l'aperçut qui venait à lui. De quoi Jean parlait-il, à ce moment, à ceux qui l'entouraient ? Sans doute du Messie, du Sauveur des âmes, du Rédempteur préfiguré par l'agneau pascal, dont Isaïe avait dit : « Semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie, et à la brebis muette entre les mains de ceux qui la tondent, il n'ouvre pas la bouche » (Is., LIII, 7). En tous cas, quelles qu'aient été les circonstances qui l'amènent à parler ainsi, c'est sous ce nom symbolique d'agneau du sacrifice, plein du sens de la mission rédemptrice, que Jean présente le Christ pour la première fois à la foule accourue : Voici l'agneau fourni par Dieu lui-même pour le sacrifice (Gen., XXII, 8), voici celui qui ôte le péché qui a envahi tout le genre humain (Rom., V, 12).

Et pour que cette présentation du Messie comme Rédempteur ne reste pas trop énigmatique à ce peuple qui rêve d'un libérateur du territoire, pour qu'on voie bien la relation entre ses paroles actuelles et d'autres antérieures, pour qu'on ne s'y trompe pas, Jean-Baptiste ajoute : « C'est Celui dont j'ai dit : après moi vient un homme, qui a pris rang devant moi, parce qu'il était avant moi. »

Cette révélation extraordinaire d'un Messie, fils de Dieu, rédempteur, faite aussi officiellement à son auditoire exige que Jean apporte une preuve de ses dires. Cette preuve ce n'est pas la connaissance humaine qu'il a de son cousin Jésus, fils de Marie, mais une révélation reçue de Dieu même : « J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et se reposer sur lui. Et je ne le connaissais pas. Mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui le Fils de Dieu. »

II. — *Qui achemine vers Lui* (Jo., I, 35-37)

Dans quelle mesure les paroles de S. Jean-Baptiste furent-elles comprises de la foule ? Elles ne furent

pas perdues pour tous ; les événements allaient le prouver.

A quelque temps de là, comme Jean se trouvait toujours sur les rives du Jourdain, avec des disciples, Jésus vint à passer. Jean le regarda, d'un regard pénétrant, d'un de ces retards qui atteignent l'invisible ; du même regard que Jésus posera un jour sur Pierre, sur Nathanaël, sur le jeune homme à la recherche de sa vocation. Et il dit à nouveau aux deux disciples qu'il avait pris près de lui : « Le voici, l'Agneau de Dieu ! »

Ceux-ci comprennent le geste, l'invitation secrète de leur Maître. Ils le quittent pour l'autre Maître, le vrai, celui qu'ils choisissent déjà pour tel, en lui donnant le nom de Rabbi. Et ils passèrent avec lui le reste de la journée.

Ces deux disciples étaient André et Jean : André, qui bientôt lui amènera son frère Simon, celui dont Jésus fera Pierre, le chef de ses apôtres et de son Eglise et, bien qu'il ne se nomme pas, mais que l'on devine à ce récit d'un témoin oculaire, Jean, qui sera le préféré de N.-S. Ils ne sont pas « appelés » dès ce jour-là à tout quitter pour suivre définitivement Jésus : cette vocation officielle n'aura lieu que plus tard, après la mort de Jean-Baptiste, au début du ministère de Galilée. Mais déjà André et Jean croient en Jésus (Jo., II, 11), ils montent avec lui à Jérusalem pour la Pâque, ils se voient associés à ses premiers travaux en Judée (Jo., IV, 2). Et au jour de la vocation définitive, ils seront parmi les premiers nommés (Mt., IV, 12, 18 ; XVI, 18).

Ces premières conquêtes du Christ sont l'œuvre de Jean-Baptiste. Au témoignage de la parole, il a joint le témoignage de l'action. Il a détaché de lui ses propres disciples, et les meilleurs, et les a guidés vers le seul vrai Maître.

III. — *Il signifie qu'on le suive* (Jo., III, 22-30)

Ce n'était là qu'un commencement. L'heure vient qu'il déclarera sa mission terminée et rentrera dans l'ombre. Tout est à pied d'œuvre, l'instaurateur de l'ordre nouveau a commencé de parler et d'agir, il faut qu'on aille à lui et qu'on le suive.

Quelle page d'humilité, de maîtrise de soi, d'allégresse que le récit évangélique de ce suprême témoignage rendu à Jésus par Jean-Baptiste !

En ce temps-là, — plusieurs mois après le début de sa mission, — Jésus vint en Judée avec ses disciples qui baptisaient en son nom. Dans le voisinage, à Ennon, près de Salim, Jean aussi continuait de donner son baptême de pénitence. Une discussion finit par s'élever entre Juifs et disciples de Jean-Baptiste sur la valeur respective de ces deux purifications baptismales : les juifs mésestimant celle de Jean qui n'était que préparatoire, les disciples de Jean exaltant par attachement compréhensible, celle de leur maître.

Sous le coup d'une jalousie et d'une rivalité ombrageuses qui se dissimulent mal, les disciples en réfèrent à Jean : « Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, celui à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise lui aussi et tout le monde court à lui ! »

Jean est loin de partager l'amertume de ses disciples. Sa réponse est admirable d'abnégation, d'à-propos, de joie intérieure à peine contenue : « Chacun ne possède que ce que Dieu lui a donné. Vous-mêmes, vous pouvez me rendre le témoignage que je vous ai dit : Ce n'est pas moi qui suis le Christ ; je ne suis qu'envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux. L'ami de l'époux, celui qu'il a choisi pour ordonnateur des noces, qui est là et qui voit et entend ce qui se passe, ne peut que se réjouir de l'intimité de l'époux avec son épouse. Cette joie, mais elle est la mienne et elle est à son comble. Lui doit grandir et moi diminuer et disparaître. »

Sur ce « *Nunc dimittis* », débordant de joie, s'achève la déposition de Jean, le témoin du Christ. Il suffisait de laisser parler les faits qui répètent, avec une clarté et une insistance ascendantes, l'invitation à Israël et au monde, de rallier le Christ.

Et nous sommes là, au point culminant de la prédication de Jean. Certes, il est le Précurseur qui donne un baptême de pénitence, pour préparer les voies ; mais on n'aménage pas une route pour le plaisir d'ouvrir une autostrade ; il est le prophète qui annonce la venue du Sauveur ; mais, pour le coup, il aurait vraiment prêché dans le désert, au sens actuel de cette expression, si le monde ne se mettait en marche vers ce Sauveur. Il est donc en définitive, pour parachever son œuvre, le témoin du Christ, le recruteur de ses premiers disciples, l'introducteur de l'humanité à son audience : car il ne suffit pas qu'un auteur se lève, il faut aller à lui, le rejoindre, le suivre.

Et, comme les autres, cette partie capitale du message de S. Jean reste toujours actuelle, parce qu'éternelle : Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui et il le sera éternellement (Héb., XIII, 8).

* *

Un seul mot résume l'enseignement de l'Eglise au monde : *Jesus Christus*, le Christ Sauveur. Dès son premier discours à la Pentecôte, Pierre dira : « Quiconque invoquera le nom du Sauveur sera sauvé... » ; — et dans la lettre magnifique qu'il adressait à la France à l'occasion du tricentenaire de sa consécration à Marie, Pie XI écrira : « S'éloigner du Christ, c'est mourir, revenir à lui, c'est revivre ; lui être uni c'est vivre vraiment. » Le Christ est tout en tous, selon le mot de S. Paul : *Omnia et in omnibus Christus* (Col., III, 11). Rechristianiser le monde : il n'y a pas d'autre espoir de salut temporel et éternel des individus et des sociétés.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXIX

LA COMMUNION DU PRÊTRE

Mes frères,

Je vous ai dit, au début de ces causeries sur le saint sacrifice de la messe, comment, dans les sacrifices antiques, une part de la victime était généralement remise à ceux qui l'avaient offerte : ils s'en nourrissaient et ainsi devenaient, en quelque sorte, les convives de Dieu. Ce qui n'était qu'un symbole dans les sacrifices païens, une simple figure dans la religion juive, est une réalité à la sainte messe.

I. — *Sens de la communion à la messe*

Après que Jésus-Christ s'est offert à son Père en *sacrifice*, le Père nous le rend en *nourriture*. La Communion est donc une partie intégrante du sacrifice. Cette intégrité est toujours assurée par la com-

munion du célébrant qui représente tout le peuple. Elle est absolument requise, à tel point que, si les fidèles devaient sortir de l'église aussitôt après la consécration, par exemple sous la menace d'un accident (v. g. un bombardement) le prêtre pourrait ne pas poursuivre la lecture du Canon, mais il devrait communier avant de quitter l'autel. Supposons encore le célébrant pris de syncope ou venant à mourir entre la consécration et la communion, il faudrait qu'un autre prêtre, même sans être à jeun, continue la liturgie depuis l'endroit où le célébrant s'est arrêté. Par ailleurs, puisque le sacrifice s'achève obligatoirement pour la manducation de la victime, vous comprenez qu'un fidèle quittant l'église avant la communion du prêtre, n'a pas satisfait au précepte de l'assistance à la messe dominicale.

II. — *Dernières prières avant la Communion*

Décrivons rapidement cette communion du prêtre. Après les trois prières du Seigneur que nous avons déjà analysées, le célébrant adore le Christ eucharistique par une génuflexion ; il prend alors la sainte Hostie dans sa main gauche et débordant de confiance, il prononce le verset : « Je prendrai le pain céleste et j'invoquerai le nom du Seigneur ». Cet ardent désir du prêtre, c'est comme la réponse à la parole adressée par Jésus à ses apôtres au début de la Cène : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous ».

Ceci dit, il s'incline et se frappe humblement la poitrine à trois reprises, en répétant avec une légère variante la parole du centurion de l'Evangile qui faisait demander à Jésus la guérison de son serviteur : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » Parole d'humilité bien nécessaire à un pareil moment. Nous sentons bien que nous sommes indignes de communier ! Quelle audace ! Nous sommes créés, nous allons recevoir notre Créateur ! Bien plus, nous, hommes pécheurs, dans un instant nous ne ferons plus qu'un avec Jésus, la sainteté même. Ajoutez que le souvenir amer de n'avoir pas toujours répondu avec une générosité suffisante aux grâces de nos communions antérieures, avive encore le sentiment de notre indignité. Cependant cette humilité s'épanouit finalement en confiance comme toute humilité vraie. « Mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » A vingt siècles de distance, nous savons bien que la parole de Jésus, cette parole toute-puissante et infiniment miséricordieuse qui transforma jadis la Samaritaine et Marie-Madeleine et tant d'autres, est toujours capable de guérir nos misères présentes. Et puis le mot si souvent recueilli sur les lèvres de Jésus nous rassure : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous vos fardeaux (faiblesses, péchés, difficultés de la vie) et je vous referai. » C'est vrai, nous ne sommes jamais dignes du don que Dieu nous fait. Mais ne craignons pas néanmoins de répondre à l'appel du Christ car il en a fait un ordre : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » L'Evangile nous le rappelait encore récemment : Le Maître a décidé d'inviter à son banquet les pauvres et les infirmes pour les enrichir et les guérir. Il les contraint d'entrer afin que la salle du festin soit remplie. Il exige seulement qu'ils déposent leurs haillons pour passer le vêtement de fête que lui-même leur fournit. Seuls sont indignes de s'asseoir à sa table les invités qui refusent de s'y rendre. Laissons-nous donc faire par notre Sauveur.

III. — *La communion*

Alors le prêtre formule pour lui-même le vœu qu'il adressera ensuite à chacun des communiants : « Que le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. » Quelle belle prière ! Oui, Seigneur, vous le savez bien mon pauvre corps à moi garde bien mal mon âme ! Il s'en désintéresse quand il ne la trahit pas ! Que votre Corps très saint que je vais recevoir la protège désormais ! Que votre regard veille sur elle ; que votre cœur la préserve de tout péché et de toute faiblesse, fermez mes oreilles aux pensées tentatrices ; liez ou déliez mes lèvres pour que je ne dise que ce que vous voulez ; que votre Corps soit la sauvegarde de mon âme afin qu'elle vive de la vie divine éternellement. Et le prêtre communie, après avoir tracé avec le Corps du Seigneur (geste qu'il refera pour vous) un signe de croix qui nous rappelle que la Victime reçue par le chrétien en nourriture est celle qui fut immolée au Calvaire.

Après avoir communié sous l'espèce du pain, le prêtre joint les mains et demeure quelques instants silencieux dans la méditation du Très Saint Sacrement. C'est le seul endroit où le rituel autorise le célébrant à suspendre, brièvement d'ailleurs (car ce recueillement ne doit pas être à charge aux fidèles) la liturgie de la messe. A aucun autre endroit, pas même à la Consécration, il ne lui est permis d'interrompre ses lectures pour suivre les inspirations de sa dévotion personnelle.

* *

Après quoi le prêtre recueille avec la patène les parcelles sacrées, perles précieuses qui ont pu tomber sur le corporal et les premières paroles que l'Eglise met ensuite sur ses lèvres sont le cri d'une âme inquiète de témoigner à Dieu sa reconnaissance : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi ? » Cette interrogation est empruntée au Ps. CXV ainsi que la réponse qui suit aussitôt : « Je prendrai le Calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. » Quelle leçon dans cette réponse ! Comment remercier Dieu pour le don ineffable qu'il vient de nous faire ? Eh bien ! tout simplement en recourant une fois de plus à sa prodigieuse bonté : Que donnerai-je au Seigneur ? Je le recevrai encore ! Tenant le calice, en effet, le prêtre continue : « Que le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. » Puis, après avoir fait le signe de la croix avec le calice, comme tout-à-l'heure avec l'Hostie, le célébrant absorbe respectueusement le précieux Sang. *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXVIII

VISION DE S. PAUL

A la suite d'une vision qui l'appelait en Macédoine, Paul, avec Silas et Timothée s'embarqua à Troas avec un nouveau compagnon de voyage, *Luc,* médecin, originaire d'Antioche et futur évangéliste,

chrétien déjà, sans qu'on puisse dire à quel moment ni comment il l'était devenu. Ils firent voile vers Samothrace, île de la mer Egée, puis vers le port de Néapolis en Thrace. De là, ils gagnèrent Philippes en Macédoine, théâtre en 42 av. J.-C. de la victoire d'Antoine et d'Octave sur les meurtriers de César.

* *

A Philippes, les juifs étaient peu nombreux, pas de synagogue mais un simple oratoire. La première conquête chrétienne, un jour de sabbat, fut une riche « marchande de pourpre », originaire de Thyatire en Lydie et que pour cette raison on appelait la Lydienne ou *Lydia*. Après avoir entendu la prédication de Paul, elle reçut le baptême ainsi que sa famille et, en signe de reconnaissance, elle mit sa maison à la disposition des apôtres. Cette situation trop confortable, trop « bourgeoise » pour des disciples du Christ, ne devait pas durer. Voici qu'un jour, se rendant à l'oratoire pour prêcher aux juifs, Paul rencontra une jeune esclave, possédée du démon, sorte de voyante, de somnambule — il en existe toujours, hélas ! — et disant la bonne aventure au profit de ses maîtres. Paul l'exorcisa et la délivra de l'esprit mauvais. Cette conversion détermina un incident malheureux.

* *

Furieux de perdre une source importante de revenus, les maîtres de l'esclave, pour se venger, accusèrent les missionnaires de jeter le trouble dans la cité. par leur prédication illicite. Ce fut la *première persécution* suscitée contre l'Evangile par des païens. Aussitôt, en effet, la foule s'ameuta et les magistrats ordonnèrent qu'on battît de verges Paul et Silas — Luc et Timothée étaient sans doute absents ou... invisibles ; — puis ils les firent jeter en prison en attendant leur expulsion pour le lendemain.

Pour éviter une évasion, le geôlier les enchaîna et leur mit les pieds dans les ceps, c'est-à-dire dans des blocs de bois, munis de trous dans lesquels on engageait les pieds des prisonniers. Ils demeuraient ainsi dans une position aussi douloureuse que gênante ; c'était un véritable supplice. Mais voici que pendant la nuit, au moment où nos deux prisonniers, Paul et Silas, priaient et chantaient des hymnes à la louange de Dieu « *orantes laudabant Deum* », ils furent miraculeusement délivrés par un tremblement de terre qui ébranla les fondements de la prison, de telle sorte que les portes s'ouvrirent et que les chaînes qui retenaient nos prisonniers furent détachées de la muraille par le choc. Le geôlier, impressionné par le caractère surnaturel de ces événements, se convertit avec toute sa maison. De leur côté, les magistrats apprenant qu'ils avaient commis un acte illégal, qui pourrait avoir pour eux les plus graves conséquences, en faisant emprisonner sans jugement des « citoyens romains » s'empressèrent de les mettre en liberté, après leur avoir adressé des excuses. Les rôles étaient bien changés, la protestation énergique de S. Paul d'ailleurs n'y était pas étrangère ; les accusés étaient devenus les accusateurs... Aussi ces magistrats timorés les prièrent-ils de s'éloigner de la ville.

Cette prière pouvait avoir un double motif : la sûreté des missionnaires et la tranquillité publique. Les apôtres en sortant de prison allèrent saluer leur hôtesse Lydie. La reconnaissance ne leur permettait pas de partir sans lui avoir fait leurs adieux, accompagnés de leurs remerciements et de paroles de salut, de bénédictions. Puis de Philippes, Paul et ses compagnons se rendirent à Thessalonique (aujourd'hui, Salonique).

* *

Nous l'avons déjà remarqué pour la délivrance de S. Pierre, une fois de plus se manifestent la nécessité et l'efficacité de la prière. C'est ainsi que Dieu nous prodigue les épreuves et les succès. Ayons donc assez d'esprit de foi pour ne pas murmurer et savoir bénir la main qui nous frappe. *Amen.*

L'ACTE D'OFFRANDE
de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

TEXTE

« ...Afin de vivre dans un acte de parfait amour, *je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux,* vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour ô mon Dieu.

Que ce martyre, après m'avoir préparé à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour.

Je veux, ô mon Bien Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel. »

COMMENTAIRE

> « Je suis venu apporter à la terre le feu de l'amour, et je n'ai qu'un désir : c'est qu'il embrase toutes les âmes. » (Luc, XII, 49).

« *Afin de vivre dans un acte de parfait amour.* » — Voilà le but de l'acte d'offrande. Car si vous vivez dans un acte de parfait amour, vous répondrez par là à tous les désirs du bon Dieu ; vous le glorifierez, vous vivrez apôtre, vous pourrez obtenir le salut de beaucoup d'âmes. Les âmes embrasées ne peuvent rester inactives.

« *Je m'offre comme victime d'holocauste.* » — Dans l'ancienne loi, l'holocauste était le sacrifice total ; la victime était offerte à Dieu, déposée sur l'autel et entièrement consumée par le feu. Vous offrir en holocauste, c'est donc dire au bon Dieu : « Je vous fais un *don total* de moi-même, je vous appartiens sans réserve, je m'abandonne entièrement à votre volonté. »

Que ce mot de *victime* ne vous effraie pas. Vous ne vous livrez pas à *la justice* de Dieu, mais à *son amour*. Vous ne vous offrez pas pour souffrir, mais *pour vous laisser aimer*. Et si l'épreuve se présente, la grâce vous aidera à la supporter.

« *A votre Amour miséricordieux.* » — Ne craignez pas de vous offrir malgré votre faiblesse et vos imperfections. Le bon Dieu n'est pas seulement l'Amour, il est l'Amour *miséricordieux*. Il se penche vers notre misère. Il en a une immense compassion. « Venez à moi, dit-il, vous qui souffrez et qui êtes accablé, et je vous referai. »

Offrez-vous donc sans crainte à celui qui n'est *qu'Amour et Miséricorde*. « Plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant. »